



FRANCO ÉCOSSAISE



EDITORIAL

L'Ecosse en sécession électorale

C'est le terme que Le Monde a employé pour caractériser l'écrasante victoire du parti nationaliste SNP en Ecosse aux élections générales britanniques du 7 mai. L'expression est assez juste ; en effet, faire élire 56 députés nationalistes sur 59 sièges attribués à l'Ecosse, c'est non seulement spectaculaire et humiliant pour les partis unionistes mais c'est aussi une rupture symbolique brutale avec les institutions britanniques. En effet, lorsque, dans les années 1970, l'Ecosse a commencé à éliminer toute représentation conservatrice (0 député en 1997 et 2001, 1 député en 2006 et 2010) à la chambre des Communes, cette élimination s'est faite au profit de partis « britanniques » (41 élus travaillistes et 11 élus libéraux-démocrates en 2010), pleinement intégrés dans le système politique. Il y avait différence de comportement électoral mais pas rupture. Ce n'est pas le cas avec le SNP, qui constituera à Londres une force de revendication plutôt que de représentation. Par conséquent, en donnant un quasi-monopole au SNP, l'Ecosse s'inscrit au moins pour cinq ans hors du système politique britannique, d'autant que ce dernier parti domine aussi largement le parlement propre à l'Ecosse. Ce rapport de forces risquant de se reproduire, en mai prochain, lors du renouvellement de ce parlement, même si on peut penser que la dose de proportionnelle inhérente à cette élection atténuera le recul des partis unionistes.

Reste la question de l'intégration européenne, qui était un des enjeux de l'élection. Après sa victoire électorale, David Cameron ne peut se soustraire au référendum concernant le départ ou non de la Grande-Bretagne de l'Union Européenne, le *Brexit*, qu'il s'est engagé à organiser au plus tard en 2017. Dans l'esprit de Nicola Sturgeon, le dynamique *First Minister* écossais, dont la popularité personnelle, immense en Ecosse, a joué un rôle certain dans la percée de son parti, et dans celui d'Alex Salmond, son prédécesseur, qui va jouer un rôle important dans le groupe nationaliste aux Communes, ce référendum constitue une aubaine car ils y voient une occasion de souligner les différences d'attitude des deux pays face à l'Europe ; en tout cas, on peut être sûr qu'ils feront tout pour le démontrer. Et, si l'Ecosse vote pour le maintien dans l'UE et l'Angleterre contre, ce qui n'est pas un scénario invraisemblable, on peut être sûr que les dirigeants nationalistes y verront l'occasion d'exiger un nouveau référendum sur l'indépendance. Les élections récentes ouvrent donc une période cruciale pour l'avenir du Royaume-Uni ainsi que pour l'avenir du Royaume-Uni dans l'Europe.

Jean-Claude Martin, fait chevalier dans l'Ordre National du Mérite.

Notre ami Jean-Claude Martin a été fait chevalier dans l'Ordre National du Mérite dans la promotion du 11 novembre 2014. Cette décoration lui a été remise par Jean Guéguinou, ambassadeur de France et président de notre Comité de Patronage, au cours d'une cérémonie amicale et chaleureuse au collège des Ecossais, le 11 février dernier. Etaient présents à cette cérémonie de nombreux membres de sa famille et des comités de l'AFE et de la FCE. C'est bien entendu son activité au sein de nos deux organisations qui a été récompensée et notamment son œuvre au service de la rénovation du collège. C'est ce qu'ont fait valoir les discours de Jean Guéguinou, de Jacques Leruez et d'Alain Hespel.



Nous sommes sûrs que tous nos membres se réjouiront de la marque d'estime et de reconnaissance que la République a accordée à Jean-Claude par le truchement de cette décoration, à laquelle nous sommes heureux d'associer Monique Martin.



Visite de Sir Peter Ricketts, Ambassadeur du Royaume-Uni, au Collège des Ecossais (le 18 mars 2015)

L'Association et la Fondation Catholique Ecossaise ont eu le grand honneur de recevoir Sir Peter Ricketts dans l'enceinte du Collège des Ecossais, le mercredi 18 mars. Il s'agissait de la première visite d'un ambassadeur britannique au collège depuis celle de Sir Michael Jay, en janvier 1997.



Après avoir introduit individuellement les membres des comités à Sir Peter, j'ai résumé, dans une courte allocution de bienvenue, la carrière de Sir Peter.



Ambassadeur de sa Majesté à Paris depuis plus de trois ans, Peter Ricketts, diplômé d'Oxford, alterne différentes affectations à l'étranger (Asie, Washington, OTAN) avec des postes à Londres avant d'être nommé, en 1995, conseiller pour les affaires européennes, économiques et financières auprès de l'Ambassade de Paris. Après Paris, il retourne à Londres, en 1997, où sa carrière prend son envol ; après avoir présidé,

dès 2000, le comité mixte du renseignement au Cabinet Office, il devient, en 2003, représentant permanent du Royaume-Uni auprès de l'OTAN à Bruxelles, avec rang d'ambassadeur. Retour à Londres en 2006, il est nommé secrétaire-général du FCO et chef des services diplomatiques britanniques, en 2010, premier conseiller pour la sécurité nationale du gouvernement britannique et enfin, en février 2012, ambassadeur à Paris.



Entre temps, il est devenu Sir Peter Ricketts.

Après avoir, ensuite, résumé succinctement les objectifs et les activités de l'Association, j'ai passé la parole à Jean-Claude Martin dans son rôle de Trésorier de la Fondation Catholique Ecossaise (le président Hespel, retardé à l'Assemblée Nationale, arrivera plus tard). J-C Martin a présenté rapidement l'histoire du Collège et expliqué le rôle et l'action de la Fondation Catholique avant de faire visiter la chapelle à notre noble visiteur.

Avant le départ de l'Ambassadeur, qui s'est montré intéressé et amical et à qui nous avons remis un certain nombre de nos publications, nous avons levé nos verres à l'amitié franco-écossaise, avec du champagne Marie Stuart, bien entendu !

Dès le lendemain, nous avons reçu de Sir Peter une lettre de remerciements très chaleureuse (voir page suivante).

Jacques Leruez.



British Embassy
Paris

British Embassy

35, rue du Faubourg Saint-Honoré
75383 Paris Cedex 08
Tel: +33 (0)1 44 51 32 03
Fax: +33 (0)1 44 51 33 43
www.gov.uk/world/france

De l'Ambassadeur

le 20 mars 2015

Jacques Leruez
Président,
Association Franco-Ecossaise

Envoyé par email

Monsieur le Président

Je vous remercie chaleureusement de l'accueil que vous m'avez réservé lors de ma visite à l'Association dans les salons du magnifique Ancien Collège des Ecossais. J'étais très impressionné par le travail accompli par l'Association, et la contribution que vous apportez aux relations franco-britanniques. Je vous félicite toutes et tous!

C'était également un plaisir de rencontrer le Président et Vice-président de la Fondation Catholique Ecossaise et de pouvoir visiter les lieux, y compris la splendide chapelle.

Les livres que vous m'avez offerts ont tous l'air fort intéressants.

En vous demandant de transmettre mes meilleurs vœux à tous les membres de l'Association, je vous prie de croire, cher M. le Président, à l'expression de mes sentiments distingués.

Peter Ricketts

John Knox (1513/14-1572)

notre contemporain.*

John Knox, « apôtre de l'Ecosse » selon Théodore de Bèze, est le plus attachant des réformateurs protestants du XVI^e siècle par sa vie dramatique et sa spiritualité. Théoricien de la démocratie, de la désobéissance civile et armée, précurseur de l'agit-prop, pionnier de l'instruction obligatoire, acteur contre le chômage et la misère sociale, prédicateur retentissant, pamphlétaire redouté, aumônier des armées, agent de liaison, il figure au premier rang des historiens modernes, des écrivains écossais et des artisans de l'Union entre l'Ecosse et l'Angleterre. Mais c'est surtout un homme de spiritualité dont l'œuvre se comprend en termes d'actualité.



John Knox

Clerc d'origine modeste, il entre en scène en 1545, l'épée à la main, comme garde du corps du futur martyr Georges Wishart, échappe à l'arrestation, rejoint dans la citadelle de St Andrews les contestataires religieux et politiques qui ont assassiné le cardinal Beaton. Ceux-ci le pressent de devenir leur prédicateur, vocation qu'il accepte à contre cœur mais dont il ne se départira jamais. Les Français investissent la place et embarquent les prisonniers sur les galères, où Knox passe dix-neuf mois d'épreuves qui nous vaudront

des pages de haute spiritualité. Libéré en 1549, il est nommé prédicateur itinérant par le gouvernement d'Edouard VI pour prêcher à la soldatesque comme à la cour. L'avènement de Marie Tudor le force à l'exil, à Dieppe, à Francfort et enfin à Genève comme pasteur des réfugiés anglais. Là, il absorbe l'esprit et la lettre de Calvin. Ce sont des mois de communion intimiste avec son « petit troupeau » dont il gardera la nostalgie jusqu'à la fin.

Lors d'un retour clandestin au pays en 1555, il y mesure les progrès de la Réforme, crée des groupes discrets autour de la Bible et de la Cène, gagne des chefs de clans et officialise son mariage avec Marjory Bowes. Comme son activisme inquiète la hiérarchie, il regagne Genève en 1556 pour y attendre un appel officiel de ses protecteurs écossais car il ne veut rien entreprendre sans vocation légitime. Il se rappelle à eux, aux Etats et au peuple par une série de traités qui établissent que le dogme de Romains 13 a cessé d'être intouchable et que les autorités ont des comptes à rendre à leurs sujets. En 1557 une partie des nobles s'engage à promouvoir la Parole de Dieu et sa Congrégation, ébauche militante de la Kirk, à recruter des pasteurs et à les défendre. Une révolution est en marche.

La mort de Marie Tudor ramène les exilés et Knox arrive à Edimbourg en mai 1559 en plein soulèvement. Il prêche dans les affrontements entre la Congrégation et les troupes françaises jusqu'à ce que la mort de la régente Marie de Guise et l'intervention anglaise imposent à la France le traité d'Edimbourg. Le parlement de la Réformation en juillet 1560 interdit la messe, abolit l'autorité papale et adopte la *Confession de foi* écossaise. En 1561, Marie Stuart, veuve de François II, rentre en Ecosse après dix-huit ans d'éducation à la Cour de France. Knox a consigné dans son *Histoire* des entrevues avec elle et certains de ses anciens compagnons. Il en ressort que l'affrontement religieux sous-tend une opposition politique largement motivée par des calculs personnels qui se prolongent

après l'abdication de la reine. Knox, de plus en plus écarté, bientôt chassé par la guerre civile, doit quitter sa chaire et Edimbourg pour se réfugier à St Andrews, d'où il rentrera pour mourir en novembre 1572. Si la *Confession de foi* avait fait l'unanimité du Parlement, le *Livre de Discipline* qui l'accompagnait demandait aux possédants des sacrifices qui retardèrent longtemps son application.

Knox admirait Calvin mais il se distancie de lui par un courage politique qui a marqué ses contemporains. « Mon devoir envers Dieu... m'a commandé de ne flatter nul prince », et il rappelle aux nobles qu'ils ne diffèrent en rien du lot commun de l'humanité. A la reine, qui dit « je veux défendre l'Eglise de Rome », il oppose « Votre volonté n'est pas une raison » ; et quand elle revendique les droits de la conscience et réclame une tolérance que sa religion n'accordait à personne, il rétorque : « Conscience requiert connaissance, et de vraie connaissance, je crains que vous n'en ayez pas ». Sous le masque de la tolérance, il détectait la volonté de puissance, dont lui-même se défendait en se recentrant sur la vie intérieure et en s'éloignant de plus en plus des pouvoirs. Son maître mot, « combat » au sens paulinien, était pour la justice autant que pour la vérité. Les structures qu'il recouvre ne sont pas simplement celles de l'homilétique traditionnelle, perversion du pouvoir, séduction des richesses, etc..., mais celles, inconscientes, qui informent les mentalités aujourd'hui comme hier. Bornons-nous à un exemple.

Dans sa biographie de Knox (1937) Eustace Percy relève l'analogie entre la situation de Knox et la nôtre. « Aujourd'hui à nouveau, pour la première fois depuis les guerres de religion... chaque école de pensée politique... est amenée à amplifier ses méthodes... jusqu'à ce que même les points de vue modérés se durcissent en dogmes, que même la parole de paix sonne comme une déclaration de guerre. L'acceptation forcée d'une vérité absolue au moyen de procédés politiques devient le programme, non seulement des fascistes et communistes, mais de ceux qui parlent encore le langage de la liberté et de la tolérance » (1)

En France, certaines manifestations hystériques récentes reproduisent les processions haineuses de Paris en 1535 contre les profanateurs d'images saintes. Le terme de diabolisation d'usage récent renvoie à une idéologie qui partage la société en deux camps, celui de Dieu et celui du Diable à qui on trouve de nombreuses personnifications. La diabolisation apparaît ainsi comme la résurgence d'une structure de violence laïcisée en dogmes de la « pensée unique », à finalité destructrice du diabolisé, mise en œuvre par des inquisiteurs vigilants aboutissant au « lynchage médiatique » emprunté à Deutéronome 13. Les « valeurs » officielles parées de républicanisme appellent, comme les édits de Compiègne et de Châteaubriant, à la criminalisation de la liberté d'expression. Malheur à qui ne s'inscrit pas au Shibboleth de la bien-pensance !

Knox s'est souvent senti seul à ne pas appliquer le « principe de précaution » et à dénoncer les opportunistes de toutes les couleurs. Il en a tiré le courage en ramenant tout à la spiritualité qui constitue la source de son rayonnement durable. Qu'on lise ses lettres privées et sa *Discipline du Jeûne Public* (1565) pour comprendre qu'à ses yeux le modèle ecclésial le plus accompli est une coquille creuse si l'expérience intime ne le vivifie, et que les valeurs pérennes ne s'imposent pas de l'extérieur mais de l'intérieur de la conscience. La recherche de cette expérience constitue une dynamique ascensionnelle : ainsi la dynamo ne produit la lumière que si elle tourne mais reste un objet inerte, un mausolée de croyances voué à l'extinction ou à l'acharnement thérapeutique par le fer et le feu. Le salut est cette lumière contre laquelle les idoles résurgentes au fond de la psyché ne peuvent prévaloir. (2)

(1) Eustace Percy, *John Knox*, Londres, 1937

(2) Voir plus loin la recension par Michel Duchein, de l'ouvrage de Pierre Janton : *John Knox (v.1513-1570). Réformateur écossais*. Editions du Cerf, 2013, 378p.

Pierre Jeanton

* *Extraits d'une conférence donnée au Collège des Ecolais, le 12 février 2014.*

L'économie est elle née en France ?
Voyage et séjour du philosophe écossais Adam Smith en France :
*février 1764 - octobre 1766. **

Adam Smith (1723-1790) est pour les étudiants en économie du monde entier, le père fondateur de la science qu'ils souhaitent étudier avec assiduité.



Adam Smith

Cette paternité séculaire ne semble pouvoir être remise en cause, son second livre, paru en 1776, *La Richesse des Nations*, est bien un ouvrage qui, par sa construction, par ses démonstrations ainsi que les nombreuses références historiques qui y sont développées, constitue un ouvrage fondateur, un manuel qui permet depuis des années de comprendre comment se crée et se multiplie la richesse primaire, source de développement économique. Dès sa parution, en France, il a connu des traductions multiples qui ne furent pas toujours au niveau des thèses complexes qui sont abordées dans les 5 livres et quelques 1000 pages qui le composent. On peut songer en particulier à Condorcet qui, au delà des mathématiques, s'intéressa très tôt aux grands thèmes du bien public. Il va en

faire une lecture attentive qu'il commente ainsi:

Cet ouvrage est un de ceux qui honorent le plus la Grande-Bretagne. Il est très difficile, pour ne pas dire presque impossible, de l'analyser ; car comment abrégé ce qui demande les plus grands développements ? Comment réduire encore ce que le génie créateur a déjà réduit à ses plus justes proportions ? En essayant de donner l'analyse d'un écrit aussi substantiel, nous sommes donc bien loin de prétendre qu'elle puisse dispenser nos lecteurs de lire l'ouvrage même. M. Smith paraît envisager le travail, comme la source de toutes les richesses nationales [...]

L'ouvrage va connaître un réel succès dans le nouveau monde également en formation. Il faut dire que 1776, année de la parution de la première édition en anglais est aussi un date fondatrice d'un nouvel Etat. En somme, plus que vers l'ancien monde, c'est vers le nouveau que le regard de l'Écossais semble porter. Mais avant de conclure sur la paternité de l'économie, il faut se pencher sur les circonstances de la naissance de l'ouvrage. Cela n'est pas sans intérêt pour en comprendre le contenu et l'accueil, d'un enthousiasme qui ne fut jamais démenti par les auteurs des Lumières, un public parfaitement à même de percevoir toutes ses dimensions philosophiques et scientifiques.

La Richesse des Nations est l'ouvrage de la maturité d'un homme, son propos est universaliste, puisque la science économique est à même de l'appliquer en tout pays, en tout point du globe. L'ouvrage doit alors en toute logique apparaître comme un ouvrage synthétique d'une personne qui connaît le monde. Or, contre toute attente, Adam Smith ne fut pas un grand voyageur. Son seul voyage, loin de l'Écosse et de la capitale anglaise, fut un séjour d'un peu plus de deux

ans en France. Ce séjour par son caractère unique est donc un point marquant dans la carrière de l'écrivain. La France est à cette époque, le centre de l'Europe des Lumières. Les théories économiques sont souvent au centre des discussions dans les salons parisiens mais aussi dans les assemblés délibératives régionales, comme les sociétés savantes, les Etats provinciaux, ou les assemblées ecclésiastiques. L'intérêt est d'autant plus grand que les finances sont au plus bas et le désir de richesse toujours plus présent. Les physiocrates, bien souvent caricaturés comme une secte, occupent le centre de la vie de la Cour, mais également l'intendant Anne Robert Turgot ou le banquier Necker sont des hommes dont la pensée fera école.

Adam Smith n'a jamais été formé à l'économie, la science n'existait pas en tant que telle. Il est avant tout un philosophe. Il est né en 1723 à Kirkcaldy, petit port très actif dans le commerce côtier du *Firth of Forth*. Son père, qui meurt quelques mois avant sa naissance, y occupe le poste de commissionnaire en douane. Le jeune orphelin bénéficie dans ses jeunes années de l'excellente éducation de l'école publique de la petite ville, puis il décide de servir l'église écossaise, la *Kirk*. En fait, sa volonté est plus exactement d'aller d'étudier la philosophie et les lettres à Oxford, sa faible fortune l'obligeant à des compromis. Cependant, une fois le diplôme en poche, il renonce rapidement à sa vocation et vit quelques années difficiles à Edimbourg en donnant des conférences et en faisant divers travaux dans la riche bibliothèque de la ville. Le salut vient de l'université de Glasgow où, en 1751, un poste, suite au décès d'un professeur, se libère. Il devient ainsi professeur de logique; le succès est alors rapide. L'université de Glasgow possède une bonne réputation et accueille des élèves de l'Europe entière grâce à la vocation commerciale de la ville. Il convient cependant de se rappeler que les étudiants d'alors ont entre treize et dix-huit ans pour les plus endurants qui préparent leur thèse.

Les cours de Smith connaissent un grand engouement. Le personnage sait tirer parti d'une malformation buccale. En grand admirateur du théâtre de Marivaux qu'il maîtrise parfaitement et traduit en anglais, il met en œuvre des effets oratoires qui sont bientôt connus jusqu'à Londres. Mais Smith est aussi un fin rhétoricien et un philosophe de talent. En 1759, il publie un premier ouvrage de philosophie, *La théorie des sentiments moraux*, dans lequel il développe le thème de la sympathie, ensemble de sentiments communs que des êtres inconnus peuvent éprouver face à une situation donnée. Une fois encore, nous ne sommes pas loin du théâtre ou plus encore de l'opéra que Smith juge comme la création ultime de l'homme moderne. L'ouvrage de philosophie morale développe également, un autre thème qui en fera toute la renommée, celui du "*spectateur impartial*", un être fictif qui, à l'intérieur de chaque individu doué de raison, sait en réguler les passions. L'homme quelle que soit son origine, ou le pays où il vit, devient alors un être rationnel. La publication, imprimée à Glasgow, mais également à Londres, attire rapidement l'attention de Charles Townshend, un politicien whig anglais qui s'apprête à devenir dans quelques mois le nouveau Chancelier de l'Échiquier du roi Georges III.

L'Homme d'Etat cherche un précepteur, un « *bearleader* » pour le jeune fils de sa nouvelle épouse, la Duchesse de Buccleuch. La famille Buccleuch est l'héritière du clan Douglas et possède de nombreuses terres dans les Lowlands. Townshend, homme de pouvoir ambitieux, homme d'autorité, mais toujours sans descendance directe en dépit de sa brillante carrière. Il désire donner à son beau-fils une éducation des plus actuelles pour lui voir jouer plus tard un rôle politique au niveau de l'Écosse mais également de l'Union qui en est encore dans ses premières années. Fait-il délibérément, dès le début, le choix d'un Grand Tour atypique en sélectionnant parmi de nombreux prétendants, le voyageur peu expérimenté qui est professeur à Glasgow ? La lettre suivante peut le laisser penser :

« *M. Reid est professeur à Aberdeen, non moins célèbre pour son caractère réservé et modeste que pour celle de la qualité de son enseignement. On parle de lui comme de l'une des personnes mises sur les listes pour candidater à la succession de M. Smith à sa chaire de Glasgow qui voyage en ce moment avec le Duc de Buccleuch. « Je crains que M. Charles Townshend ne fasse un compagnon de voyage très indifférent et très ordinaire d'un excellent professeur tout à fait versé dans l'éthique. M. Smith a de très vastes connaissances approfondies, en particulier de ce que l'on peut appeler les connaissances constitutionnelles, mais il est maladroit et a si mauvaise oreille qu'il n'apprendra jamais à s'exprimer intelligiblement en français. »*

Malgré tout, le Grand Tour ne peut débiter en 1759 car les routes de l'Europe ne sont pas sûres. La France et l'Angleterre, ou plus exactement le Royaume-Uni, sont en conflit ouvert. Le monde de notre époque contemporaine est en train de naître dans un conflit qui s'étend sur quatre continents. Cependant, fin 1763, le traité de Paris, consacrant la perte du Canada par la France, est signé, jetant véritablement de jeunes Ecossais mais également beaucoup d'Anglais sur les routes du continent. Le traité de Paris et la paix retrouvée a également d'autres conséquences. Cela permet à David Hume (1711-1776), philosophe écossais et ami de Smith, d'occuper un poste d'importance à l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris. Il est chargé de l'échange des prisonniers.



David Hume

Le voyage de Smith qui accompagne comme tuteur, son jeune élève, commence en février 1764. Il démissionne de son université et commence ainsi une nouvelle carrière. Après quelques jours à Paris pour se remettre d'une difficile traversée hivernale, il prend contact avec son ami Hume. Début mars, notre duo de voyageurs se dirige vers Toulouse dans le sud du Royaume. A Toulouse, Smith ne connaît personne. Seule recommandation de Hume, un obscur abbé qui est attaché à la personne de l'archevêque de Toulouse. En fait, l'abbé Colbert de Seignelay de Castle Hill est un étrange personnage, oublié de l'Histoire. Il est né en Écosse à Inverness en 1735, à proximité du champ de bataille de Culloden. Une partie de sa famille vivant déjà en France, il pourra récupérer un patronyme des plus célèbres dans le royaume, il connaîtra une carrière ecclésiastique des plus passionnantes que la Révolution viendra interrompre, l'Écosse devenant, après son premier exil français, sa nouvelle terre d'élection.

Le choix de Toulouse par Smith peut nous paraître, dans un premier temps, étrange. Cette ville n'est en taille que la sixième du royaume, elle semble loin de l'Europe des Lumières, comme oubliée de l'Histoire. Son parlement ne s'illustre pas par des prises de position audacieuses. La récente affaire Calas et l'exécution en place publique du père protestant semble aujourd'hui un anachronisme de l'Histoire. Pour certains comme Voltaire, cette affaire devient le symbole d'une intolérance religieuse qui règne encore dans quelques provinces françaises, preuve vivante, si l'on ose dire, que les Lumières ne sont pas encore admises par tous.

En fait Toulouse n'est pas un choix dû au hasard ; ce grand tour immobile a pour but d'étudier la France, ses structures politiques et judiciaires mais aussi ses manufactures et ses réalisations économiques à l'heure où la puissance coloniale du Royaume-Uni va devoir imprimer sa marque sur les nouveaux territoires du continent nord-américain. De plus, se pose aux deux anciens belligérants

un problème devenu depuis récurrent, celui de la dette nationale. Pour Charles Townshend, qui est maintenant Chancelier de l'Echiquier, il est très intéressant de connaître par le détail, l'état de la politique française ainsi que d'avoir un avis éclairé sur l'état des manufactures, principalement de draps de qualité ordinaire, présentes en grand nombre dans le sud de la France. Ces établissements modernes et dynamiques exportaient une grande partie de leur production vers la région de Québec et « ses arpens de neige ».

Au début de leur séjour, Smith et son élève s'ennuient ; cependant, tout en gardant Toulouse comme point central, ils commencent à explorer la Guyenne (L'Aquitaine actuelle), puis le Languedoc, liant connaissance avec des hommes de qualité. Un homme fait en particulier l'admiration de Smith, il le fréquente avec envie, il s'agit de Jean-Gabriel Amable Riquet de Bonrepos (1709-1791). Bonrepos est propriétaire et héritier du canal royal du Languedoc (Canal du Midi), une construction réalisée sur les fonds propres de sa famille, il y a plus d'un siècle, qui permet de relier Toulouse à la mer Méditerranée. Pour Smith, il s'agit là de l'exemple même de l'entrepreneur qui met sa fortune personnelle au service du bien public, du développement local, un homme de raison et non pas un homme de passions, un homme qui se soumet au regard du spectateur impartial.

Cependant, après avoir suivi les cours de droit français de l'Université de Toulouse, le jeune Douglas-Scott (futur Duc de Buccleuch) est rejoint par son jeune frère Hew. Sur les ordres de Townshend, la petite troupe (y compris cette fois l'indispensable compagnon de voyage, l'abbé Colbert) quitte en septembre 1765, la ville de Toulouse pour entreprendre la seconde partie du son Grand Tour atypique. Pour la suite du séjour, le très autoritaire Charles Townshend a précisé dans les multiples courriers échangés avec Smith, les buts d'un programme très bien construit. Il s'agit de rencontrer des

personnes de qualité comme seule la ville de Paris peut en réunir, dans un siècle où l'Esprit des Lumières règne en maître.

Smith, s'il a pu à Toulouse apprendre à lier des liens plus faciles avec l'aristocratie de province qui peut être facilement reconnue et approchée durant les périodes propices de la villégiature, se trouve à Paris devant un monde différent, un monde plus divers et élitiste. Heureusement, pour se conformer à la volonté de son commanditaire, il dispose d'un atout de choix. Son ami Hume est un important diplomate, très introduit par une aisance naturelle, dans les salons anglophiles de Madame de Boufflers ou des La Rochefoucauld. Mais, hélas, Hume occupe un poste officiel et l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Hertford (1718-1794), vient d'être rappelé par le roi d'Angleterre; il doit donc reprendre la route de Londres, avant de rejoindre l'Irlande en qualité de vice-roi. Hume, attaché au service de son pays doit rejoindre lui aussi le Royaume-Uni, profitant de l'occasion pour associer Jean-Jacques Rousseau à ce qui deviendra une célèbre querelle.

Cependant, Smith dispose d'un nouveau compagnon qui va le guider puis l'introduire au sein des plus grands personnages de l'époque. Pour notre plus grand bonheur d'historien, cet homme, anglais et non plus écossais, est écrivain et inventeur, grâce à son roman fantastique, *Le Château d'Otrante*, d'un genre littéraire nouveau, le roman baroque, genre promis à un immense succès, jamais démenti depuis. Au contraire de Smith, Horace Walpole (1717-1797), fils de l'ancien premier ministre whig, Robert Walpole, est amateur de littérature et, à ce titre, tient un journal *Paris, Journal 1765-1766*, qui nous permet d'avoir un récit très circonstancié des occupations journalières de nos voyageurs.

Quelques exemples illustrent parfaitement les journées parisiennes bien remplies qui contrastent avec le sentiment d'ennui que le philosophe a pu ressentir dans le contexte de la vie de province. Le 2 mars 1766, ils se

rendent au théâtre des Italiens pour assister à l'opéra de Jean François Gossec (1734-1829), *les Pécheurs*. Le 13, ils assistent *Aux Fêtes de l'Hymen* de Jean-François Rameau, démontrant ainsi un grand amour de l'opéra et un grand éclectisme dans les choix musicaux du professeur écossais. Le 25 mars, Smith et les jeunes Douglas-Scott se rendent à la manufacture de porcelaine de Sèvres pour faire des achats. Le 15 avril, ils assistent à une partie de cricket au parc de Bagatelle.



Horace Walpole

Ils vont aussi à la foire du faubourg St Germain, attraction commerciale à Paris, mais visitent aussi les imprimeurs à la recherche d'ouvrages des philosophes les plus récents.

Horace Walpole nous indique également qu'ils visitent le collège des Écossais, où l'abbé Colbert a étudié. Ce témoignage très détaillé permet de bien comprendre les relations subtiles entre les Écossais lors de leurs séjours en France. Si des oppositions, religieuses ou politiques, peuvent se faire jour sur la terre natale, le sentiment national semble prévaloir devant des «étrangers». Une attitude logique et naturelle qui n'est pas sans trouver un parallèle avec le récent référendum sur l'indépendance de l'Écosse

«15 mars 1766, j'ai vu les papiers du roi Jacques II, il y a environ 14 volumes de

manuscrits, de lettres et mémoires concernant ses campagnes. Il y a aussi un volume de Mémoires, mais ils ne sont pas écrits par le roi seul mais tirés de ses papiers. M. Gordon le principal, un vieil homme très aimable, m'a dit qu'il espérait qu'il serait permis de les publier puisque toutes les personnes concernées sont mortes. Je lui conseillai d'imprimer par tous les moyens les documents originaux avec eux, au moins en annexe, car sans eux ces Mémoires ne se verraient accorder aucun crédit. Dans la même bibliothèque, se trouve un étrange coffre, dans lequel le roi fit venir ses papiers et qui était tout ce qu'il emmena avec lui : c'est une grosse boîte noire. Mr Gordon a un grand tableau de Mary, Reine des Écossais, peint quand elle avait 16 ans, en France. Il est mal conservé, mais j'en suis persuadé, il s'agit d'un original. Le visage est oval, le nez mince en haut, plus large et courbé vers le bas, comme c'était le cas du sien. Le Dr Smith est venu avec moi. En rentrant, je lui ai indiqué que John, duc d'Argyll, a, certainement dans ses dernières années, alors que sa compréhension était affaiblie, été conduit à correspondre avec le Prétendant, et cela l' alarma tellement que, pendant les deux dernières années de sa vie, il n'aurait pas signé de son nom propre et c'est avec beaucoup de difficulté et après beaucoup de temps que l'on put le persuader de signer les documents autorisant le mariage entre sa fille aînée et Dalkeith. Smith a dit qu'il n'en avait jamais entendu parler; mais qu'il croyait cette histoire. Et, comme une confirmation, il a dit qu'il avait été informé par Archibald Steward, le fameux jacobite, prévôt d'Édimbourg, que vers la fin de sa vie, le duc d'Argyll avait une grande terreur d'être envoyé à la Tour. Si quelqu'un nommait la Tour devant lui, il commençait et répétait le mot avec les plus grandes expressions de peur.» (Extrait du Journal de Paris d'Horace Walpole.)

Au niveau des sociabilités, Smith fréquente avec assiduité Marie-Jeanne Riccoboni (1713-1792), une ancienne actrice du théâtre des Italiens qui débute alors une nouvelle carrière, souvent méconnue en France, de romancière épistolaire. Elle vient de publier, inspirée par Samuel Richardson, deux romans, *Histoire du marquis de Cressy* et *Lettres de Fanny Bustler*. En bonne épistolière, elle nous livre un portrait élogieux du visiteur : *«Mr Smith, un Écossais, homme d'un très grand*

mérite, aussi distingué par son bon naturel et la douceur de son caractère que par son esprit et son savoir; m'a demandé une lettre pour vous. Vous verrez un philosophe moral et pratique; gai, riant; à cent lieux de la pédanterie des nôtres.»

Mais, au delà de cette amitié particulière, sur les fortes recommandations de Townshend, Smith fréquente également les salons parisiens. Il fréquente celui de Madame du Deffand, celui, fort libéral, de la duchesse d'Enville, la mère du jeune Alexandre de La Rochefoucauld, qui deviendra l'un des plus fidèles amis de Smith au travers de son engagement en faveur des colonies américaines. Smith fréquente également le salon de la comtesse de Boufflers. Le salon de Madame de Boufflers est très anglophile, dans le sens où la langue anglaise y est souvent parlée; la comtesse rêve de Kilda et d'Écosse, elle reçoit également le Paris des Lumières, Helvétius, Diderot, le baron Holbach, D'Alembert, l'abbé Morellet. La pensée économique occupe souvent les conversations, notamment les problèmes que connaît la France, conséquence du fort endettement suite à la longue guerre, les solutions envisagées, les théories de la « secte » des physiocrates sont autant de sujets qui passionnent des hommes et des femmes conscients de leurs vies faciles mais qui, cependant, ne souhaitent pas y renoncer.

C'est au cours d'une soirée, très exactement le 6 mai 1766, qu'Adam Smith rencontre Anne Robert Turgot, (1727-1781) en compagnie de l'abbé Morellet qui fut son condisciple. En 1766, Turgot est l'intendant de la province du Limousin, la province la plus pauvre du royaume. Mais que l'on ne se méprenne pas, il ne s'agit pas - ou pas encore - d'une disgrâce mais bien d'un choix tout à fait volontaire. Turgot s'intéresse plus particulièrement aux phénomènes économiques. En choisissant d'administrer une région pauvre, il pense bien faire la preuve que ses théories portant sur le travail, source de richesse, mais aussi la levée de certains privilèges et autres entraves au commerce, vont permettre de créer une certaine opulence. Le Limousin est

en quelque sorte sa terre d'expérimentation. En cela, son implantation de l'industrie de la porcelaine est certainement, au fil des siècles, un véritable succès.

Le choix de Limoges permet aussi de ne pas être trop loin de Paris où il se rend souvent pour faire connaître ses idées, car l'homme est ambitieux. Lors de sa rencontre avec Smith, il est en pleine rédaction d'un important ouvrage d'économie dont le titre n'est pas sans rappeler celui que notre Écossais fera paraître, dix ans plus tard, en 1776 : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*. Cet ouvrage de synthèse présente les grandes thèses de Turgot, mais demeure cependant très influencé par les physiocrates. L'état de sa province ne démontre-t-il pas que la terre, sous toute ses formes, est la source première de la richesse ?

Les relations entre Smith et Turgot demeurent toujours à ce jour un mystère. On peut espérer que le rachat par les Archives Nationales, de nombreux documents manuscrits en provenance des héritiers de l'homme politique permettront de lever ce mystère. Jusqu'à aujourd'hui, ils ne pouvaient plus être consultés; inconnus des chercheurs contemporains, ils permettront probablement, dans les années qui viennent, de mieux comprendre les relations des deux hommes, faites à la fois d'admiration réciproque et de méfiance.

La fin du séjour de Smith est plus triste. En juin 1766, il se rend à Compiègne où le roi Louis XV, grand amateur de toutes les formes de chasse, prend sa villégiature d'été. Smith y accompagne les deux jeunes aristocrates. Le jeune frère du Duc, Hew, qui possède déjà un régiment à 15 ans, se doit en conséquence d'assister au camp militaire qui est, en juillet, la vitrine de l'armée française. La famille Buccleuch possède aussi des liens de parenté directs avec les Bourbons depuis Henri IV de France. Le Roi Louis XV, fin diplomate, reçoit donc ses « *cousins écossais* » ... c'est tout au moins ainsi qu'ils les nomment. Alors,

commence pour Smith un étrange été, il occupe un « *entre deux* ». Il n'est pas convié aux occupations royales en compagnie de ses élèves, il n'est pas non plus cantonné au rôle de domestique. Il loge (fort mal) en ville. Il en profite pour lier de fructueux contacts avec le docteur François Quesnay, le médecin du Roi, principal promoteur de la pensée physiocratique et auteur du célèbre *Tableau économique* en 1758. Ce tableau schématique peut apparaître comme la première véritable tentative de modélisation de ce que deviendra la science économique. Cette année-là est particulièrement féconde pour les Physiocrates car, grâce au *Journal de l'Agriculture*, les membres de la « secte » décident de répandre leurs idées. Smith rencontre ainsi Lemercier de la Rivière, Mirabeau et peut-être même l'abbé Baudeau, tous les trois collaborateurs de la revue, qui séjournent à Compiègne en 1766.

Survient en septembre 1766, un accident de chasse, une chute de cheval qui touche le jeune Hew Douglas-Scott. Malgré les soins de Quesnay qui nous semblent aujourd'hui bien dérisoires, le jeune adolescent décède après quelques jours d'une agonie qui marque beaucoup le philosophe écossais. Ce fait malheureux met un terme, toujours suivant les ordres de Townshend, au voyage de Smith. Adam Smith, on peut en convenir, a peut-être échoué dans sa mission première, celle de ramener les jeunes Ecossais en bonne santé dans leur patrie. Le voyage devait selon toute vraisemblance se poursuivre vers les Provinces-Unies et dans les Etats allemands ; il est ainsi écourté, mais reste une période d'apprentissage exceptionnel de plus de 16 mois qui marquera à jamais les protagonistes de ce Grand Tour peu classique.

Pour un apprenti économiste, le professeur écossais a acquis durant ces quelques mois une autre vision de l'Europe, et du monde. S'il avait une intuition sur l'importance du travail dans la production des richesses qu'il expose dès 1762, soit deux ans avant son départ, dans ses leçons sur la jurisprudence délivrées à l'Université

de Glasgow, la vision des manufactures et la lecture des ouvrages de ses contemporains français lui ont certainement apporté de nouveaux arguments. La preuve évidente en est que lorsqu'il se lancera dans la rédaction de *La Richesse des Nations*, il utilisera l'exemple canonique de "*la fabrique d'épingles*" pour construire sa démonstration. Or l'exemple choisi se trouve mot pour mot dans un article de *L'Encyclopédie* de D'Alembert. L'article qui sert d'illustration à son propos est une description détaillée et exacte d'une fabrique d'épingles françaises (située peut-être en Normandie, mais il est aussi possible qu'elle soit située en Limousin, car Turgot y réalisa quelques implantations).

Il serait alors facile de penser que Smith, en très bon universitaire et en très bon rhétoricien, n'a fait que reprendre les idées de son temps, glanées dans les salons parisiens, dans les débats des États, dans la visite de réalisations industrielles ou d'ouvrages d'art comme le Canal Royal du Languedoc. Une compilation certes, mais avec une mise en équations et un raisonnement parfaits, un esprit de synthèse qui en fait toute la force. Après la guerre de 7 ans, événement capital à la fois pour l'Histoire, mais aussi pour les circonstances du voyage de Smith, le monde devient fini. La planète est explorée, tous les continents sont sous la domination des nations européennes. Les ressources sont connues et deviennent rares à tel point que l'on se bat pour en avoir le contrôle.

La science économique qui étudie comment « *les ressources sont employées pour la satisfaction des besoins des hommes vivants en société* », vient de naître simultanément dans les deux pays qui contrôlent alors l'avenir du monde. L'année de parution de *La Richesse des Nations*, 1776, nous ouvre également une perspective nouvelle. Elle nous donne des indices sur la nouvelle nation en formation qui saura le mieux tirer parti des découvertes des intellectuels européens.

Philippe Massot-Bordenave.

*Extraits d'une conférence prononcée au Collège des Ecossais, le 11 mars 2015

Une illustration de l'Auld Alliance

Les Cockborne.

Chacun sait que, depuis le XII^{ème} siècle au moins, les migrations familiales entre la France et l'Ecosse, dans un sens comme dans l'autre, ont été nombreuses et ont abouti à de durables implantations transnationales. La famille de Cockborne (ou Coqueborne Cockburn ou autres orthographes, selon les époques) en est une illustration particulièrement frappante, en raison de ses multiples branches écossaises, anglaises, françaises, et autres, bien vivantes de nos jours.

En se bornant à la France, Anne-Marie et Pierre de Cockborne publient aujourd'hui un beau volume d'histoire familiale*, résultat d'une longue et impressionnante recherche généalogique, remontant aux premiers Cockborne venus d'Ecosse au XV^{ème} siècle pour servir dans la garde écossaise de Charles VII. (Les premiers Cockborne connus en Ecosse au XII^{ème} siècle, tenant leur nom d'une petite rivière du comté du Fife, semblent être venus originellement de Normandie à l'époque de Guillaume le Conquérant).

Avec une patience et une méthode exemplaires, nos auteurs reconstituent d'abord l'histoire de cinq branches de Cockborne ayant fleuri en France, du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle et aujourd'hui éteintes. Puis, partant d'Adam Cockborne, venu en France à l'époque de Marie Stuart et devenu seigneur de Villeneuve au Chemin (Yonne), c'est toute une vaste famille scoto-française qui s'épanouit en multiples rameaux, dont trois existant encore aujourd'hui. Le co-auteur de ce livre est le descendant direct d'Adam Cocqueborne en ligne masculine, à la dixième génération !

On trouve dans cet arbre généalogique touffu des militaires, comme il se doit à chaque génération, des propriétaires fonciers, puis, au XIX^{ème} siècle, des

ingénieurs, des administrateurs, des entrepreneurs. On y suit les luttes pittoresques menées au XVII^{ème} siècle par les Cockborne de France pour faire reconnaître et authentifier leur appartenance à la noblesse, luttes compliquées par les ambiguïtés de la tradition écossaise concernant la noblesse. De longues citations de documents originaux conservés dans les archives familiales permettent de suivre les méandres de ces procédures judiciaires - dont les Cockborne sortirent, en définitive, triomphants - mais leur représentant, à l'époque de la Révolution, Jean-Baptiste-Charles, qui avait 37 ans au moment de la prise de la Bastille, devint pacifiquement le "citoyen Cockborne" et continua à résider dans son château du Bessy, en Seine et Marne, ce qui ne l'empêcha pas d'être décoré de l'Ordre du Lys, par Louis XVIII, pour "sa fidélité et son dévouement" ; ce qui prouve qu'on peut être noble, reconnu comme tel, et garder sa tête sur ses épaules !

L'ouvrage est abondamment fourni d'anecdotes, de correspondances familiales, de documents originaux et illustré de cartes, portraits, gravures, photographies, qui donnent au lecteur l'impression de pénétrer dans l'intimité d'une famille qui, pleinement française, n'a jamais oublié d'être issue "de noble et illustre famille du royaume d'Ecosse", comme le confirmait un arrêt du Conseil d'Etat de 1668, cité tout au long dans ce bel ouvrage.

Michel Duchein.

* Anne-Marie et Pierre de COCKBORNE.
Les Cockborne en France. Une famille venue d'Ecosse.
Ed. Camp/ Co Cockborne, Hameau Les Lombards,
84.400 Gargas, 126 p.ill., 22 euros.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

PIERRE JANTON : John Knox (v.1513-1570), Réformateur écossais.

Paris, Editions du Cerf, 2013, 378p. (prix : 23 euros).

John Knox est à la fois un des personnages les plus importants de l'histoire de l'Ecosse, un des plus controversés aussi, et, curieusement, un des moins connus du public français. Pierre Janton, docteur ès lettres et en théologie, comble donc une évidente lacune en publiant cet ouvrage, où sont mises en lumière, en parallèle, les étapes mouvementées de la vie du réformateur religieux et les différents aspects de sa théologie.

On trouvera dans le présent Bulletin le résumé de la conférence que M. Janton a donnée à notre Association, le 12 février 2014. Il y retrace brièvement la vie de Knox, depuis sa naissance dans la région de Haddington, vers 1513, dans un milieu sans doute bourgeois et sûrement cultivé. On le voit ensuite étudiant, puis prêtre, puis adhérant à la réforme protestante alors en pleine expansion, puis exilé en Suisse, en Allemagne et en Angleterre, enfin leader de la Réforme dans son propre pays, influent au point de tenir tête personnellement à la jeune reine, Marie Stuart, et de faire figure de chef spirituel de la nouvelle église, *the Kirk*, qui deviendra, à partir de 1560 et pour plusieurs siècles, un élément fondamental de la nation écossaise (le mot "presbytérianisme" n'apparaîtra qu'ultérieurement, sous le successeur de Knox, Andrew Melville).

Mais l'aspect politique de l'action de John Knox ne peut être dissocié, si peu que ce soit, de son aspect théologique. Celui-ci est bien connu des spécialistes, grâce à l'abondance de sa production écrite, réunie et publiée en six volumes, de 1846 à 1864 par David Laing (mais pas traduite en français). Pierre Janton, lui-même théologien, consacre à l'analyse de l'oeuvre de Knox une grande partie - largement la moitié de son livre. Pour un lecteur étranger à cette discipline et au langage bien spécifique du protestantisme radical - ce qui est, je l'avoue, mon cas -, ces pages de théologie sont difficiles à apprécier. Elles se caractérisent par leur aspect âprement combatif ; les injures et

les anathèmes contre le catholicisme et surtout la papauté y occupent une place privilégiée. On comprend, à les lire, combien la "nouvelle religion" attaquait frontalement toutes les structures traditionnelles de l'Eglise écossaise et on s'explique comment le conflit religieux s'est rapidement transformé en conflit politique, dont Marie de Guise d'abord, Marie Stuart ensuite, furent à la fois les cibles et les victimes.

L'hostilité viscérale de Knox envers le "monstrueux gouvernement des femmes (ajoutant aux deux reines d'Ecosse la reine Marie Tudor d' Angleterre), exprimé dans son fameux *Coup de trompette* de 1558 et dans son récit très personnel de l' *Histoire de la Réformation d'Ecosse*, rédigée à la fin de sa vie, lui valut l'antipathie durable d'Elizabeth Ière et une solide réputation d'antiféminisme, que P. Janton s'efforce de minimiser, mais le remariage de Knox, devenu veuf à l'âge de cinquante ou cinquante et un ans, avec une adolescente de dix-sept ans, est difficilement compatible avec le concept moderne de mariage chrétien.

Le livre de P. Janton insiste sur un aspect peu connu de l'action de John Knox, à savoir la revendication d'une sorte de démocratie et du droit à la révolte contre un mauvais gouvernement. On pourrait y voir la marque d'un esprit rebelle à l'autorité, si Knox ne faisait preuve, en matière de religion, d'une intolérance aussi éloignée que possible de la liberté de pensée et de croyance.

Personnalité complexe donc, et tourmentée. Le livre de P. Janton met en pleine lumière ses aspects positifs, sans dissimuler pour autant ceux qui paraissent moins sympathiques. L'ouvrage est bien équilibré entre le "temporel" et le "spirituel". Et le tableau est très vivant de cette Ecosse du XVI^{ème} siècle si essentielle dans la formation de l'Ecosse d'aujourd'hui.

Michel Duchein.

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2015

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :

Jean GUÉGUINO, GVCO, Ambassadeur de France

Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Écosse

Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV

Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique
Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Jacques LERUEZ, CBE

Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Pierre DE BAECKER

Secrétaire générale : Catherine VALASTER

Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE

Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Thomas
DRELON - Gérard HOCMARD, OBE - Jean-Claude
MARTIN - Thierry RECHNIEWSKI - Henri SUHAMY.



NÉCROLOGIE

Guy Courcou, notre ami.

Guy Courcou était entré dans le comité directeur de l'Association Franco-Écossaise, à l'époque où Georges Dickson était président de l'Association, il y a au moins 25 ans, et il avait contribué à ce qu'une partie des célébrations de notre Centenaire, en 1996, aient lieu dans le Berry.

Quand je suis devenu président en 1997, il est resté très fidèle à nos réunions en dépit de la distance qui pour lui, c'est vrai, était négligeable au volant de la vieille Mercedes dont il était si fier! Son enthousiasme était communicatif, et, il nous l'avait fait plusieurs fois partager lors des conférences qu'il nous avait données : sur son cher Aubigny, ville des

Stuarts, d'abord, ensuite sur Louise de Kéroualle, enfin sur l'histoire de la loge maçonnique d'Aubigny et son rôle dans l'introduction du rite écossais en France. Sur ces sujets, il était intarissable, car son érudition était grande. À Aubigny même, il avait fondé avec l'appui d'Yves Fromion, longtemps maire de la ville, le Centre de Recherches et d'Études sur la Vieille Alliance, qu'il animait à peu près seul depuis la mort d'Étienne Taillemite.

Et c'est avec un grand plaisir que je m'étais rendu à Bordeaux, en mars 2007, avec un autre membre du Comité Directeur, Jean-Claude Martin, pour assister à la remise de sa décoration comme chevalier dans l'Ordre National du Mérite à titre militaire. La même année, en septembre, il avait organisé pour notre Association une excursion particulièrement réussie à Sancerre. Enfin, c'est grâce à lui que notre bulletin bi-annuel a été imprimé, dès 2004, à Aubigny, à notre plus grande satisfaction, puis, quand l'imprimerie d'Aubigny a fermé, par la même entreprise à Sancerre. Et, encore une fois, le 21 janvier, à l'occasion de notre Assemblée Générale, il nous a apporté une partie de nos bulletins fraîchement imprimés. Il s'était déclaré alors remis de la phlébite dont il avait souffert à la fin de l'année. Hélas, c'était loin d'être exact.

J'ai aimé travailler avec lui. Il m'est toujours apparu comme une personnalité assez secrète mais attachante, érudite mais modeste. Peu de gens, par exemple, savaient qu'il avait suivi pendant des années le séminaire de Jean Tulard à la Sorbonne. Il était très populaire dans mon Association. Témoin le nombre important de nos membres qui s'étaient déplacés pour le colloque sur la Vieille Alliance qu'il avait organisé en septembre dernier. Ce colloque, qui a réuni plus de 100 personnes, a connu un succès mérité et je crois qu'il en a été très heureux. Je sais que les Actes de ce colloque, dont il n'a pu terminer la préparation, pourront néanmoins paraître et je m'en réjouis.

Adieu donc, cher Guy. Votre disparition à moins de 70 ans a suscité chez tous ceux qui vous ont connu stupéfaction et chagrin. Merci pour tout ce que vous avez fait pour notre Association.

Jacques LERUEZ.

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	80 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Étudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €	Société (à partir de)	100 €

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Secrétariat Général de l'Association :

Mme Catherine VALASTER - 19, route du Marais - 50220 JUILLEY

par chèque, à l'ordre de

l'Association Franco-Écossaise

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
JACQUES LERUEZ

ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE
Ancien Collège des Écossais
65, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS
<http://www.franco-ecossaise.asso.fr>